

Karen Messing : *One-Eyed Science. Occupational Health and Women Workers.*

Romaine Malenfant

Volume 12, numéro 1, 1999

Femmes, État, société

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058034ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058034ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Malenfant, R. (1999). Compte rendu de [Karen Messing : *One-Eyed Science. Occupational Health and Women Workers.*]. *Recherches féministes*, 12(1), 173–175. <https://doi.org/10.7202/058034ar>

chez les femmes. En ce qui concerne la féminisation, cet ouvrage peut être utilisé comme un modèle. Les auteures réussissent à intégrer un principe de féminisation qui n'est pas lourd à la lecture. Elles ne féminisent pas tous les mots qui pourraient l'être, mais le choix des endroits pour le faire est très judicieux et l'usage de termes génériques est généralisé.

On peut donc dire que cet ouvrage est une réussite sur plusieurs plans (contenu, pédagogie et problématique féministe) et mérite grandement les prix remportés.

LOUISE LAFORTUNE

Département des sciences de l'éducation
Université du Québec à Trois-Rivières

Karen Messing

One-Eyed Science. Occupational Health and Women Workers. Philadelphia, Temple University Press, 1998, 244 p.

Karen Messing livre ici un ouvrage essentiel pour qui veut entrer dans l'univers de la santé au travail. Comme le souligne Jeanne Stellman dans l'avant-propos, Karen Messing a le génie de mettre au jour les pratiques et les représentations qui sous-tendent la production scientifique et qui en révèlent les limites. Si l'auteure tire son analyse de ses connaissances et d'une riche expérience dans le domaine de la santé des femmes au travail, ses observations, parce qu'elles interrogent la science ainsi que ceux et celles qui la font, ont une portée plus large.

L'ouvrage comporte douze chapitres qui tentent d'apporter des réponses à trois questions fondamentales qui en constituent les assises : pourquoi les conditions de travail des femmes n'intéressent-elles pas les responsables de la recherche et de l'intervention en matière de santé au travail ? Pourquoi y a-t-il si peu d'interactions entre les personnes qui s'intéressent à la santé des femmes et celles qui se penchent sur la santé au travail ? De quelle façon est-ce que les scientifiques décident sur qui et sur quoi vont porter leurs recherches dans le champ de la santé au travail ?

Les trois premiers chapitres décrivent les conditions de travail des femmes et montrent de façon efficace comment se construisent, faute d'une observation empirique, des mesures, des interprétations, des analyses aussi bien que des conclusions erronées. À titre d'exemple, non seulement les femmes occupent-elles des emplois différents de ceux des hommes, qui, de ce fait, comportent des exigences différentes, mais un même emploi occupé par un homme ou une femme ne désigne pas nécessairement des conditions d'exercice ou des tâches comparables. Conséquemment, les problèmes de santé dont souffrent l'un et l'autre sont différents et leur étude oblige à une démarche méthodologique fidèle aux conditions réelles d'exercice du travail. Cependant, pourquoi l'origine professionnelle des problèmes de santé est-elle plus difficile à faire reconnaître quand ce sont des femmes qui en souffrent ?

Messing remet en question la théorie naturaliste voulant que les femmes et les hommes étant biologiquement différents, ils ne sont pas aptes à faire le même travail. Selon cette théorie, les seconds seraient plus forts que les premières et plus stables sur le plan émotionnel, ce qui expliquerait le fait qu'ils exercent un travail plus dangereux. À l'opposé, les théories se fondant sur une perspective sociale avancent que ce n'est pas dans les différences biologiques que l'on doit chercher des explications à la division sexuelle du travail, mais bien dans les stéréotypes sociaux qui l'entretiennent.

Messing ne rejette pas complètement ces deux « visions ». Elle opte pour une perspective plus dynamique qui se réfère à l'adaptation mutuelle. L'approche proposée s'articule autour de quatre axes : 1) si la femme et l'homme « moyens » ont des caractéristiques physiques différentes, un grand nombre ont des caractéristiques qui se comparent ; 2) s'ils en ont l'occasion, les travailleurs et les travailleuses adaptent habituellement leur poste de travail, l'équipement, les outils ou les façons de faire à leurs propres capacités ; 3) les femmes sont assignées à des tâches très exigeantes sur le plan physique et mental, mais qui ne sont pas reconnues ni par l'organisme employeur ni par le personnel comme requérant une qualification précise ; 4) quand de toute évidence ni les hommes ni les femmes ne possèdent les capacités nécessaires pour répondre aux exigences trop grandes d'un travail, on ne peut s'appuyer sur des différences biologiques pour justifier la division sexuelle du travail.

Les chapitres suivants sont une dénonciation des biais, sexistes et autres, qui parasitent la démarche scientifique et les règles qui la gouvernent. Qui sont les scientifiques, comment les fonds de recherche sont-ils obtenus, que se passe-t-il lors des rencontres scientifiques et quels sont les critères sur lesquels s'appuie la sélection des publications ? Voilà autant de thèmes qui sont discutés et qui feront sourire certaines personnes, sinon leur rappelleront des souvenirs ou feront grincer des dents celles qui n'ont pas encore perdu leurs illusions ! Les problèmes musculo-squelettiques, ceux qui sont liés au travail de bureau, le stress émotionnel et les dangers pour la reproduction font l'objet d'excellentes démonstrations visant à mettre en évidence les limites de l'épidémiologie quand il s'agit de traiter des problèmes complexes et multifactoriels. En effet, lorsqu'une association de cause à effet ne peut être clairement démontrée, les scientifiques sont habituellement sceptiques quant au sérieux des requêtes faites par les travailleuses et peu enclins à attribuer la cause des problèmes de santé de ces dernières à leurs conditions de travail. Le manque de connaissances scientifiques fait en sorte que ces problèmes sont peu connus et mal diagnostiqués et ainsi risquent le plus souvent d'être considérés comme des problèmes de santé mentale, faute d'autres explications. Le cercle vicieux qu'induit le manque de recherches sur la santé des travailleuses a des effets significatifs sur les possibilités qu'ont les femmes d'être indemnisées pour des problèmes de santé liés à leur activité professionnelle, sur les politiques de conciliation du travail et de la maternité en milieu de travail, sur les normes d'exposition, etc.

Tous ces débats qui peuvent sembler arides aux personnes non initiées sont au contraire présentés dans un langage clair, accessible et convaincant quand il s'agit de dénoncer les situations. Une question cependant : cela saura-t-il atteindre les gens qui ne sont pas déjà sensibilisés à la cause des femmes, alors même que les féministes

sont elles-mêmes peu portées sur les questions de santé au travail ? Ainsi, si l'on revient aux trois questions soulevées au début de l'ouvrage concernant le manque d'intérêt des responsables de la recherche et de l'intervention en matière de santé au travail quant aux conditions de travail des femmes, ce qui sous-tend les décisions des scientifiques quant au choix de leurs sujets et de leurs objets de recherche et, enfin, le peu d'interactions entre les personnes qui s'intéressent à la santé des femmes et celles qui se penchent sur la santé au travail, l'argumentation pour cette dernière est la moins développée. Quoiqu'il en soit, les jeunes chercheuses et chercheurs dans le domaine de la santé des femmes et de la santé au travail devraient être fortement incités à lire *One-Eyed Science*. Par ailleurs, on tourne la dernière page en ayant la conviction que taire les difficultés spécifiques des femmes au travail ne protège pas la place qu'elles ont maintenant acquise sur le marché du travail, au contraire. À ce titre, Karen Messing nous offre un outil pour faire connaître et mieux comprendre certains enjeux de la recherche sur le travail des femmes.

En conclusion, la science devrait s'appuyer sur une collecte de données rigoureuse, sensible aux différences de genre, ouverte à la parole des travailleuses et qui laisse de la place à l'expression des émotions. Dans cette perspective, une complémentarité est à favoriser entre les sciences biomédicales et les sciences sociales. Les dimensions politiques inhérentes à la recherche qui adhère à un tel paradigme ne peuvent ni ne doivent, selon Karen Messing, être contournées ; des formes de collaboration doivent être encouragées, par exemple avec les syndicats qui revendiquent de meilleures conditions de travail pour les femmes et avec lesquels l'auteure construit son travail de recherche depuis de nombreuses années. Si cet engagement peut effectivement s'actualiser et comporter de nombreux avantages, quelles en sont par ailleurs les conséquences pour les scientifiques, quels pièges recèle-t-il et quelle est la vigilance qui doit nous guider ? L'auteure ne s'avance pas sur ce terrain hautement politique. *One-Eyed Science* ?

ROMAINE MALENFANT
Équipe de recherche RIPOST
Centre de santé publique de Québec
et Université Laval

Irène Demczuk (dir.)

Des droits à reconnaître.

Les lesbiennes face à la discrimination.

Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1998, 214 p.

Lors des audiences tenues par la Commission des droits de la personne du Québec en 1993, nombre de lesbiennes ont partagé leur expérience de discrimination. Irène Demczuk a eu la bonne idée de faire à nouveau appel à plusieurs d'entre elles pour ce volume. On y trouve dix chapitres où alternent des récits personnels et des textes portant sur des résultats de recherche.